



Bois du seizième siècle.

INTRODUCTION



Le goût de l'ornement est dans la nature humaine; c'est un instinct, on pourrait presque dire un besoin, qui se manifeste chez l'homme avant même qu'il connaisse les premiers bienfaits de la civilisation. Dans tous les pays, aux époques primitives, les peuples à l'état de barbarie ont ajouté à leurs ustensiles les plus grossiers des ornements, tantôt dessinés, tantôt peints, ou bien encore sculptés, qui n'ajoutaient rien à l'utilité des objets, et n'avaient d'autre but que d'offrir aux yeux un aspect agréable. La céramique, le plus ancien sans doute de tous les arts, se prêta, dès les premiers temps, aux manifestations naïves du sentiment naturel qui porte l'homme à embellir tout ce qui l'entoure; aussi a-t-on pu dire avec raison que le premier artiste fut un potier de terre. Les premiers vases qui furent pétris par ses mains ne purent être que grossièrement ornés; mais plus tard, pendant une longue suite de siècles, les ornemanistes de tous les pays ont successivement enrichi les vases, depuis ceux que le génie de l'antiquité a couverts de si nobles compositions, jusqu'aux chefs-d'œuvre d'élégance et de goût qui nous ont été légués par la Renaissance et par les siècles suivants.

C'est vraisemblablement au règne végétal que furent empruntés, dès l'origine, les éléments les plus rudimentaires de l'ornementation : l'Égypte nous le montre en employant la feuille de lotus dans ses plus anciens monuments, et nous voyons ensuite les artistes de la Grèce tirer de la feuille d'acanthe un parti ingénieux. L'architecture, le premier des arts du dessin, et qui les renferme tous, se prêta naturellement aux développements de l'or-

nementation, qui commença à être soumise à quelques règles. Les Grecs, supérieurs aux autres peuples par la noblesse de l'inspiration et par la pureté du goût, utilisèrent bientôt, pour embellir leurs édifices, les ressources que leur offrait la nature : à l'emploi des feuillages, des fleurs et des fruits, disposés en palmettes, en festons, en guirlandes, en rosaces, en rinceaux, se joignit celui des figures, entières ou tronquées, d'hommes et d'animaux ; puis vinrent toutes sortes d'êtres imaginaires, comme les sphinx, les satyres, les centaures, les griffons. Aux ornements tirés de la nature s'ajoutèrent ceux qui représentaient des objets fabriqués par la main de l'homme, soit qu'ils rappelassent ses instincts guerriers, comme les armes de toute sorte et les boucliers, soit qu'ils fussent la reproduction d'objets religieux, comme les autels, les trépieds, les patères, les candélabres et les instruments qui servaient pour les sacrifices. Tous ces éléments, et bien d'autres encore, furent employés plus tard par les Romains, qui s'inspirèrent du génie des artistes grecs, mais sans égaler l'élévation et la pureté de leur style.

Lorsque, sous le règne de Constantin, le christianisme commença à s'élever sur les ruines du vieux monde païen, et que l'empire romain, transporté à Byzance, devint l'empire latin d'Orient, un nouveau style prit naissance, et emprunta ses principaux éléments à l'antiquité. Dès le sixième siècle, le style byzantin pénétrait en Italie : il inspirait d'abord les beaux monuments, les mosaïques grandioses que nous admirons encore à Ravenne ; deux siècles plus tard il était répandu dans toute la péninsule italienne. Saint-Marc de Venise est toujours debout pour nous montrer ses incomparables merveilles d'ornementation architectonique.

C'est au dixième siècle que le goût byzantin pénétra en France, en s'introduisant d'abord dans le Périgord, dans l'Angoumois et dans la Saintonge. Au siècle suivant, il était répandu dans l'Europe entière, et donnait naissance à un style nouveau, que l'on nomma en Italie lombard, en Angleterre saxon, et qu'on a appelé en France le style roman. Pendant cette période, les éléments décoratifs se composent fréquemment d'entrelacs, de rinceaux capricieusement enchevêtrés. La flore romane appliquée à l'ornementation est empruntée à celle des Romains, comme celle-ci n'était elle-même qu'une imitation de la flore des Grecs. A l'influence byzantine on voit aussi s'ajouter celle des arts de l'Orient.

L'apparition du style gothique, à la suite du roman, fut le signal d'un changement notable dans le caractère ornemental : au lieu des feuillages fantastiques si souvent employés, on reproduisit, avec une rigoureuse

exactitude, surtout dans les monuments, les végétaux qui se prêtaient le mieux à la décoration, en choisissant de préférence ceux que produisait le pays. C'est avec une grande habileté que les artistes du moyen âge surent s'inspirer des plantes les plus modestes : les champs et les jardins leur fournirent le chardon, le trèfle, le liseron, la mauve, la chicorée, la vigne; ils empruntèrent aux forêts les feuilles du chêne, du hêtre, de l'églantier, du houx, de l'érable et d'autres arbres encore.

Le style gothique primaire, le rayonnant et le flamboyant, nous montrent l'emploi le plus heureux et le plus varié de ces décorations végétales; il faut en ajouter quelques-unes d'un autre genre : celles inspirées par les bestiaires qui eurent une si grande vogue, surtout aux onzième et treizième siècles; elles représentaient des animaux fantastiques, tels que la guivre, le phénix, le basilic, le dragon, offrant ordinairement un sens symbolique. Le lion, le pélican, le singe, le chien, le renard et d'autres animaux naturels furent également employés, surtout dans la décoration monumentale; on utilisa fréquemment ces ressources décoratives dans les chapiteaux, dans les frises, aux angles des contre-forts et dans d'autres parties des édifices.

Du septième au onzième siècle un art nouveau, auquel avait donné naissance une religion nouvelle, se constitue parallèlement à celui de l'Europe. C'est l'art musulman, qui se prête si bien à toutes les fantaisies de la décoration, et dont la loi religieuse, qui cependant ne fut pas toujours rigoureusement observée, bannit les représentations d'êtres vivants. En Asie, l'art musulman élève la mosquée d'Omar; en Espagne, peu de temps après l'invasion des Arabes, la merveilleuse mosquée de Cordoue, toujours debout après plus de dix siècles, et le palais enchanté d'Az-Zarah, dont les ruines mêmes ont depuis longtemps disparu; la Sicile conserve encore des traces remarquables de l'importance de cet art en Europe.

Au commencement, il existe une certaine analogie entre le style byzantin et celui des Arabes; mais ce dernier ne tarde pas à prendre une physionomie propre, une originalité bien accentuée; plus tard on le verra exercer une certaine influence sur le goût chrétien, surtout en Espagne. L'art moresque, plein des plus ingénieux raffinements, semble au premier abord n'obéir qu'au caprice de l'imagination; mais il n'est irrégulier qu'en apparence, et il est soumis en réalité à des lois fixes, à des règles déterminées : l'Alhambra de Grenade nous le montre avec les labyrinthes de ses entrelacs formés de cordes ingénieusement tressées, ses rinceaux inextricables, ses innombrables combinaisons géométriques. On verra plus tard, surtout à l'époque de la

Renaissance, le style moresque exercer une influence marquée, et donner son nom à un genre particulier d'ornements.

L'histoire des premiers débuts de l'imprimerie se rattache par des liens étroits à celle des origines de la gravure. Ces deux inventions devaient naturellement contribuer d'une manière considérable au développement et à la diffusion de l'art ornemental. Les premières gravures qui remplacèrent dans les livres pieux les miniatures des manuscrits ne nous montrent que les ouvrages grossiers de quelques tailleurs d'images. On en peut dire autant des plus anciennes estampes qui furent exécutées en Allemagne, dans les Pays-Bas et en France; elles portent l'empreinte d'un style barbare, leurs ornements n'ont aucune délicatesse; elles ne sont en réalité que de grossiers produits de l'imagerie naissante.

C'est l'invention de la gravure qui sert de base et de point de départ à ce livre, où l'auteur se propose de faire connaître toutes les œuvres des maîtres ornemanistes, et de montrer aux yeux un choix des types les plus beaux et les plus caractéristiques produits par chaque école. Le premier ouvrage véritablement élevé que nous ayons à citer est le fameux nielle gravé en 1452 par l'orfèvre florentin Maso Finiguerra, la *Paix du Couronnement de la Vierge*. Un bon nombre d'autres artistes italiens de la seconde moitié du quinzième siècle ont aussi gravé de beaux nielles, mais le nom de très-peu d'entre eux est connu; Peregrini da Cesena est le plus fécond de tous; il faut encore nommer Francesco Raibolini, dit le Francia, Matteo di Giovanni Dei, Marc-Antoine Raimondi, et peut-être Antonio del Pollajuolo. Parmi les épreuves qui nous sont parvenues, il en est une certaine quantité qui représentent des ornements, chose toute naturelle, puisque leurs auteurs avaient pratiqué l'art de l'orfèvrerie.

C'est encore à l'art italien que nous devons ces belles gravures d'ornement qui, dans le dernier quart du quinzième siècle et au commencement du seizième, répandirent peu à peu dans les autres pays de l'Europe le goût si élégant de la renaissance. Les artistes du nord de l'Italie s'y distinguèrent tout particulièrement; il faut citer en première ligne Andrea Mantegna, dont les *Triumphes de César* et le *Combat de tritons et de dieux marins* ont servi si longtemps de thème à bien des industries décoratives. Après Mantegna vient son élève, le Vénitien Zoan Andrea, qui s'inspire de son style, et dont les importantes compositions ornementales offrent tant de fantaisie et de variété. Il faudrait citer encore Nicoletto de Modène, Girolamo Mocetto,

Giovan Antonio da Brescia, et un certain nombre d'autres maîtres qui ont gravé aussi de nombreux motifs d'ornement : frises, corniches, enroulements, chapiteaux, pilastres, guirlandes de fleurs et de fruits, vases, bordures de plats, gânes de poignards, modèles d'orfèvrerie, et bien d'autres sujets analogues.

Vers la même époque, l'Allemagne, qui avait déjà produit d'habiles xylographes, possédait aussi des graveurs en taille-douce, qui brillaient dans l'art de l'ornement : après le Maître de 1466, à qui l'on doit des pièces d'orfèvrerie et des rinceaux d'un très-bon goût gothique, de grands peintres, comme Martin Schongauer et Albert Durer, ne dédaignèrent pas de s'appliquer au même genre. Leurs gravures eurent une très-grande vogue, aussi bien chez eux qu'au dehors, et des maîtres italiens, usant de réciprocité, leur firent l'honneur de les copier. Plus tard d'autres maîtres, tels que Hans Holbein, Aldegrever, Virgile Solis, Hans Brosamer, les Hopfer, les Beham, Jost Amman, Théodore de Bry, exécutèrent de très-belles compositions. Les Pays-Bas eurent aussi en même temps quelques graveurs ornemanistes, comme Lucas de Leyde, les Floris, les Collaert, les de Vriese; de même qu'en Allemagne, la renaissance y fut tardive, et lorsque son épanouissement était déjà complet en Italie, les artistes allemands et néerlandais n'avaient pas encore abandonné le style gothique.

Dès la fin du quinzième siècle l'Italie possédait d'habiles graveurs sur bois; l'ornement joue un rôle très-important dans les livres de cette époque; l'*Hypnerotomachia*, qui parut à Venise en 1499, est un des plus beaux spécimens de ce genre. Parmi les plus anciens livres français ornés de gravures, on peut citer la *Mer des histoires*, imprimée à Paris en 1488, et dont les ornements sont empruntés à l'architecture du temps. Les livres d'Heures, publiés en grand nombre par Antoine Vérard, Simon Vostre, Geoffroy Tory, Simon de Colline et tant d'autres imprimeurs parisiens, renferment d'excellents motifs d'ornementation, tantôt empruntés aux miniatures des manuscrits, tantôt inspirés par une influence étrangère. Les marques de ces imprimeurs, les fleurons, les lettres initiales dont ils ornaient leurs livres, fournissent d'excellents modèles décoratifs.

Pour l'ornement dans le style ogival, la France ne peut réclamer qu'un seul graveur au burin, Noël Garnier, artiste attardé, qui travaillait vers 1545 dans le goût tudesque; mais bientôt elle peut se glorifier de posséder des graveurs comme Jacques Androuet Du Cerceau, Étienne Delaune, Pierre Woeiriot et d'autres encore, chez lesquels brillent les qualités qui distinguent

la Renaissance française : la simplicité, la clarté, unies à l'élégance. Une nouvelle école se forme à Fontainebleau, où François I^{er} avait attiré des artistes de différents pays, qui, sous la direction du Rosso et du Primatice, créèrent bientôt un style particulier. Parmi les graveurs de l'école de Fontainebleau, René Boyvin, d'Angers, doit nous intéresser plus particulièrement à cause de ses gracieuses compositions d'orfèvrerie.

Pendant la première moitié du seizième siècle, d'excellents graveurs, tels que Marc de Ravenne, Augustin Vénitien, ont produit de très-belles planches d'ornement. A la même époque, un genre particulier, celui des modèles de broderie, fut surtout en vogue à Venise, et donna naissance, pendant plus d'un siècle, à de nombreux recueils. Quelques artistes spéciaux y excellèrent, tels que Vinciolo, Cesare Vecellio, qui sont les plus connus, sans oublier Paganino, dont la renommée s'étendit jusqu'en Espagne. De beaux ouvrages du même genre parurent aussi en Allemagne. Les livres de broderie publiés en France se distinguent par une saveur particulière; leurs titres indiquent, du reste, qu'ils étaient destinés à plusieurs métiers : *Patrons pour brodeurs, lingières, massons, verriers et autres gens d'esperit;*

*Patrons de diverses manières
Inventez très-subtilement,
Duyans à brodeurs & lingières...
Aux orphèvres & gentils tapissiers.*

Au même genre appartiennent les recueils de *moresques*, qui propagèrent en France le style emprunté à l'Orient par les Vénitiens; tel est celui publié à Paris en 1546 par Gourmont, sous le titre de : *Livre de Moresques, très-utile & nécessaire à tous orfevres, tailleurs, graveurs, painctres, tapissiers, lingieres & femmes qui besongnent de lesguille.*

Si la Renaissance s'était manifestée de bonne heure en Italie, la décadence y fut précoce, et y fit de rapides progrès : même avant la fin du seizième siècle, un goût lourd et épais y avait triomphé; il en fut bientôt de même en Allemagne, et la France, sous le règne de Louis XIII, eut aussi son tour comme les autres pays; cependant les modèles d'orfèvrerie de Gédéon l'Égaré et de quelques autres montrent encore la grâce et la légèreté de notre pays. Dès les premières années du règne de Louis XIV, le style décoratif français se distingue par un certain air de noblesse et de grandeur : on doit à Charmetton, à Jean Le Pautre, à Jean Berain, à Daniel Marot, à André-Charles Boulle d'excellentes compositions; ils surent éviter, dans la plupart de leurs ouvrages, les exagérations qui étaient à la mode dans d'autres pays, et dont

les ornemanistes allemands et italiens de cette époque nous montrent de si fréquents exemples.

Vers les premières années du dix-huitième siècle apparaît déjà le genre auquel on a donné le nom de la Régence; moins majestueux que celui du grand siècle, il ne manque pas d'une certaine grâce, et a le double mérite d'être entièrement français, et de se prêter parfaitement à la décoration intérieure des appartements. Sous le règne de Louis XV, les compositions pleines de fantaisie de Gillot et de Watteau obtiennent une très-grande vogue; puis viennent Gilles-Marie Oppenord, Babel, Juste-Aurèle Meissonnier, et bientôt à leur suite d'autres ornemanistes de profession, tels que Lajoue, Pillement, Cuvilliers père; Meissonnier se distingue entre tous par le caractère exagéré et tourmenté de ses compositions, d'une frivolité charmante, et dont la ligne droite est bannie avec soin. Thomas Germain donne d'excellents modèles d'orfèvrerie. C'est alors que triomphe le genre qu'on a justement appelé *rocaille*.

Peu à peu une réaction s'opère sous l'influence d'un retour à l'antiquité, et fait naître un style auquel on a donné le nom de Louis XVI, bien qu'il ait précédé l'avènement de ce prince, comme le montrent les ouvrages de Neufforge et de La Fosse; c'est à ce dernier qu'un de ses contemporains, l'architecte Blondel, reprochait d'être « d'une pesanteur assommante ».

Les suites de gravures décoratives, déjà si nombreuses depuis le commencement du siècle, se multiplient encore : on voit paraître celles de Forty et de Prieur, deux ornemanistes qui étaient en même temps d'habiles ciseleurs; puis viennent les fantaisies fécondes et spirituelles des dessinateurs de vignettes, à la tête desquels se placent Gravelot, Moreau le jeune et Choffart. Les nombreux artistes qui s'adonnèrent à ce genre frivole et gracieux ornèrent les livres du temps d'innombrables gravures, qui fournissent de précieux renseignements sur le goût décoratif de la fin du dix-huitième siècle. Bientôt le style Louis XVI ne tarde pas à se modifier, comme le montrent les dernières compositions de La Londe, de Cauvet et de Salembier, qui eurent alors une si grande influence sur les arts décoratifs.

Parmi les artistes de l'Allemagne et des Pays-Bas qui au siècle dernier se sont consacrés à l'ornementation, il serait difficile d'en citer quelques-uns qui aient produit des ouvrages remarquables; d'un commun accord on reconnaît qu'ils n'ont pas su, comme les artistes français du même temps, rester dans les limites d'un bon goût relatif. L'Angleterre compte bien quelques ornemanistes, parmi lesquels le plus connu est Chippendale; mais leurs œuvres

n'ont guère franchi les limites de leur pays. Quant à l'Espagne, elle n'a guère que le *Libro subtilissimo* de Juan de Yciar, auquel a collaboré le Lyonnais Jean de Vingle. La gravure n'a guère été en honneur dans la Péninsule, et on ne peut compter comme un ouvrage espagnol, malgré son titre, le *Libro artificioso para todos los pintores y entalladores, plateros, empedradores, debuchadores, espaderos...*, précieux recueil qui fut publié en plusieurs langues vers 1540. L'Espagne se contenta d'emprunter des gravures aux autres pays, notamment à la France, ce qu'un peintre du dix-septième siècle, Jusepe Martinez, déplorait amèrement pour son pays.

De nombreux recueils ont été publiés sur l'ornement, mais l'histoire écrite et figurée de cet art, une histoire ayant pour base et pour point de départ l'invention de la gravure, n'a pas encore été faite. Cette lacune sera comblée par le *Répertoire des maîtres ornemanistes*, qui réunit, dans son texte, les œuvres des graveurs en ce genre de toutes les époques et de tous les pays, classées méthodiquement, et reproduites avec la plus scrupuleuse fidélité. Il est à peine besoin d'insister sur l'utilité d'un pareil travail : les artistes y trouveront des renseignements certains, qui leur serviront à éviter dans les détails de leurs compositions de trop fréquents anachronismes; il servira de guide aux amateurs, à qui la connaissance des styles est indispensable pour le classement de leurs collections. Mais surtout il rendra les plus précieux services aux industries d'art, dont la base est le dessin ornemental : ces industries ont besoin de la science venant en aide à la fantaisie; pour se guider avec fruit, elles pourront étudier les anciens maîtres dans leurs meilleures œuvres décoratives, que leur rareté et leur prix rendent souvent peu accessibles. Le goût, la culture intelligente de l'art, sont aujourd'hui, pour tous les pays civilisés, la condition vitale des industries d'art, et une source féconde de richesse. On sait quels efforts, quelles ardues tentatives, quels sacrifices ont été faits pour l'éducation décorative du peuple par nos voisins, devenus aujourd'hui nos rivaux. Depuis deux siècles, la supériorité de la France en matière de goût est reconnue et acceptée par le monde entier : c'est par l'étude permanente des chefs-d'œuvre des anciens maîtres que ses artistes et ses artisans arriveront à conserver leur suprématie.

Baron DAVILLIER.